Josias Semujanga (dir.), «Tierno Monénembo. 'De vent, de salive et d'encre'», *Études françaises*, vol. 60, n. 1, 2024

Tommaso **Airoldi**
Università degli Studi di Milano – ROR: 00wjc7c48

Milano University Press

Études françaises consacre ce numéro, préparé par Josias Semujanga, à l'œuvre de l'écrivain guinéen Thierno Saïdou Monénembo, qui publie sous le nom de plume Tierno Monénembo.

Le dossier s'ouvre par une présentation de l'écrivain, signée par Josias Semujanga (pp. 5-20), qui retrace les étapes principales de la vie et de la carrière artistique de l'écrivain, en insistant en même temps sur son importance en tant que représentant de la littérature africaine francophone. Né en 1947 en Guinée, il a été récompensé par de nombreux prix littéraires, comme le Grand Prix littéraire d'Afrique noire en 1986 et le prix Ahmadou-Kourouma en 2013. Depuis la publication de son premier roman, *Les crapauds-brousse*, l'écriture de Monénembo témoigne de son engagement humaniste dans le contexte politique de la dictature postcoloniale à laquelle une grande partie de l'Afrique a été soumise, dans un style qui mélange des récits issus de la tradition orale et des formes du roman moderne pour promouvoir une esthétique transculturelle et transtextuelle.

Après cette présentation, le dossier propose un texte inédit de Tierno Monénembo intitulé « De vent, de salive et d'encre » (pp. 23-26), dans lequel l'écrivain guinéen explique au lecteur sa conception artistique : « Le cours de mon écriture n'est pas un long fleuve tranquille » (p. 23). Un point particulièrement intéressant est le rapport entre Monénembo et la langue française, qu'il a dû apprendre lors d'un exil qui l'a libéré : « Né dans une langue, c'est dans une autre que j'ai grandi. [...] l'exil, c'est la liberté : liberté de penser, liberté de dire, liberté de lire » (pp. 24-25), ce qui a contribué à la naissance d'une nouvelle langue, qui n'est ni le peul ni le français mais la sienne.

D'abord, Christian Uwe (« Tierno Monénembo, l'histoire et la crise du temps », pp. 29-45) explore la mémoire de la traite négrière à partir de son analyse des romans *Peuls* (2004), fresque historique qui suit la trace de ces nomades depuis les rives de la mer Rouge jusqu'aux côtes de l'Atlantique, et *Pelourinho* (1995), qui met en scène un Africain qui se rend à Salvador de Bahia à la recherche des

PONTI/PONTS
langues littératures civilisations des pays francophones

ISSN : 2281-7964
n. 25, 2025
doi : 10.54103/2281-7964/30714

Section Francophonie de l'Afrique Subsaharienne
Coordonnée par Marco Modenesi
marco.modenesi@unimi.it

Published: 13.02.2026

NOTE DE LECTURE

Diamond Open Access

Licensed under a Creative Commons Attribution-ShareAlike 4.0 International

descendants d'un ancêtre commun. Uwe s'appuie sur les travaux de Hartmut Rosa concernant l'accélération du temps et sur ceux de Reinhart Koselleck concernant les strates du temps pour proposer l'idée que la conception de la temporalité chez l'écrivain doit beaucoup à l'attention accordée au caractère polyrythmique de l'histoire. Ses personnages sont pris dans une pluralité d'évènements dotés d'une dynamique propre, mais ils en prennent d'autant moins la mesure que ces dynamiques ne relèvent pas des mêmes ressorts. D'après Uwe, Monénembo est le chroniquer de ce qu'il appelle une « crise du temps » (p. 29) qui affecte les destins individuels et collectifs à tel point que la tragédie de l'histoire s'inscrit jusque dans le corps et l'intimité des personnages. L'essai de Cheikh Mouhamadou Soumoune Diop (« Le Peul dans l'histoire selon Tierno Monénembo », pp. 47-62) reprend la réflexion liée aux Peuls, peuple aux racines mythiques, et en retrace l'histoire. A l'aide des trois romans *Peuls* (2004), *Le roi de Kahel* (2008) et *Le terroriste noir* (2012), Diop commente les rapports entre le roman et l'histoire. Il s'intéresse notamment aux fonctions du mythe, de la légende, des récits fondateurs et de l'histoire dans les représentations romanesques qu'offre Monénembo du peuple peul, auquel il appartient. Selon Diop, les trois romans forment un « ensemble cohérent, bien que publiés à des époques différentes » (p. 48), et c'est pour cela qu'il a décidé de s'en servir pour analyser l'évolution historique des Peuls et les stratégies fictionnelles adoptées par le romancier, qui a réussi à offrir une réécriture romanesque efficace d'évènements historiques. L'auteur utilise effectivement la matière historique en incorporant des faits avérés dans ses romans et, successivement, fait évoluer la configuration romanesque selon la logique de la fiction. Comme le rappelle Diop, il s'agit d'une perspective comparative, qui « entend s'attacher à la relation entre l'histoire et le roman dans la construction du récit » (p. 48). Dans « Des scénographies pour faire communauté ? Les fictions de Tierno Monénembo » (pp. 63-76), Christine Le Quellec Cottier fait appel à la notion de scénographie comme lien entre auteur, narrateur et lecteur. Elle propose au lecteur une liste d'actions (guérir, assumer, déjouer, lier, faire communauté, perturber) et elle s'en sert pour partager ses réflexions liées à la perception et à la réception de l'œuvre de Monénembo. Son postulat est que l'œuvre de l'écrivain guinéen ne vise aucune intention réparatrice ou édifiante ; au contraire, « elle ne soulage pas : elle interroge » (p. 64). Il est vrai que les récits de Monénembo envisagent une relation à l'histoire et à la mémoire, cependant, ils ne cherchent pas à en guérir, mais plutôt « à leur faire face pour développer une stratégie de réaction, de renouveau » (p. 64), dans un décor africain présent mais de façon fragmentée et dénoncé avec ironie. Surtout, l'Afrique est imaginée : « La fiction est un monde possible, un univers qui permet les rencontres [...] un espace qui n'est jamais univoque » (p. 69). Selon Le Quellec Cottier, l'œuvre de Monénembo est caractérisée par la présence d'identités multiples, chacune avec quelque chose à dire, ce qui crée des romans non seulement pluriels mais polyphoniques, qui ne cessent jamais de perturber et de surprendre le lecteur. Christiane Ndiaye (« Le pouvoir du langage. Double enquête dans 'Un attiéké pour Elgass' de Tierno Monénembo », pp. 79-97) reprend le thème de la construction narrative de l'œuvre de Monénembo, qui « s'inscrit à la croisée des genres narratifs et se distingue par une inventivité toujours renouvelée, tant sur le plan de la forme que sur celui des thèmes » (p. 79). Ndiaye analyse le quatrième roman de l'écrivain, *Un attiéké pour Elgass* (1993), qui témoigne d'une écriture en évolution constante, notamment grâce à l'usage efficace d'une intertextualité précise. Monénembo

propose donc un genre hybride, où le roman engagé fusionne avec le roman populaire, tout en subvertissant le canon du roman policier pour mettre son œuvre au service d'un discours de critique à la société postcoloniale. Ndiaye examine l'intertextualité et les conventions du roman policier « que Monénembo emprunte ici au célèbre roman d'Agatha Christie, 'Le meurtre de Roger Ackroyd' » (p. 80) et montre comment les ficelles des œuvres de l'écrivaine anglaise sont subverties, surtout pour ce qui concerne le dénouement. L'explication est que, dans une dictature, les enquêtes policières n'ont aucune possibilité d'aboutir. Le roman, ici, « illustre non pas le triomphe de la raison, de la loi [...] mais plutôt la puissance du langage » (p. 96).

L'article d'Eugène Nshimiyiamana « Au-delà des normes. Déplacement et opposition chez Tierno Monénembo » (pp. 99-112) se concentre aussi sur les procédés narratifs caractérisant l'œuvre de l'écrivain guinéen à partir des trois romans *Les crapauds-brousse* (1979), *Les écailles du ciel* (1986) et *L'aîné des orphelins* (2000). Selon le critique, Monénembo a atteint sa popularité non seulement grâce à son regard critique sur la société mais surtout « par la simplicité de la parole qui dégoûte ou envoûte, qui blesse ou apaise, qui incrimine ou défend, qui condamne ou justifie » (p. 99), tout en restant fidèle au devoir moral de l'écrivain qui consiste à donner à la réalité les moyens pour s'exprimer. L'engagement social et politique, selon Nshimiyiamana, sont omniprésents dans l'œuvre de Monénembo, qui met en scène un continent dévasté par la haine et la corruption. Tout cela est transmis au lecteur par l'usage de deux stratagèmes, soit « pervertir la langue » et « déplacer des jeux de langage » (p. 101), ce qui est nécessaire pour dire le chaos et, surtout, pour montrer la face cachée d'une réalité « qui a toujours besoin d'être interprétée, évaluée, pour mieux appréhender l'histoire et l'actualité » (p. 112). Le dernier article de ce numéro (« Exploration du voyage littéraire dans les romans de Tierno Monénembo», pp. 113-130) de Désiré Nyela est une tentative de résoudre le mystère de l'incroyable capacité des romans de Monénembo à se renouveler, dans la mesure où ils transportent le lecteur dans un voyage continu. Ici, ils sont « hantés par un passé tourmenté dont le tourbillon affecte le présent » (p. 130), ce qui est exprimé notamment par la présence de nombreuses références à la nostalgie et à l'exil. Selon Nyela, les romans de Monénembo projettent leur propre espace de lecture et de réception dans leur déroulement discursif et narratif. Le critique observe également comment l'écrivain guinéen a su construire un espace romanesque comme une transtextualité généralisée et une transculturalité universalisée : « Dans la mesure où elle se conçoit comme un carrefour propice à une aventure favorable à la rencontre interculturelle, l'œuvre romanesque de Monénembo se situe à la croisée des langues » (p. 116). C'est aussi grâce à cette rencontre linguistique que Monénembo a été capable de raconter l'histoire blessée de l'Afrique de manière si efficace.

Le numéro se termine par une très riche bibliographie (« Tierno Monénembo. Vingt-neuf ans de bibliographie critique : 1995-2023 », pp. 131-153) consacrée aux œuvres de l'écrivain guinéen.